

PIERRE MOINOT

**LA
BLESSURE**

nouvelles

nrf

GALLIMARD

9,47

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ARMES ET BAGAGES.
LA CHASSE ROYALE.
LA BLESSURE.
LE SABLE VIF.
HÉLIOGABALE (Théâtre).
MAZARIN (Télévision).
LE GUETTEUR D'OMBRE.

Aux Éditions Denoël

LA GRIFFE ET LA DENT.

LA BLESSURE

PIERRE MOINOT

LA BLESSURE

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-024512-8

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1956.

Imprimé en France.

Nature a, ce crains-je, elle-même attaché à
l'homme quelque instinct à l'inhumanité.

MONTAIGNE (*Essais*).

LA NUIT ET LE MOMENT

On se rencontre sans s'aimer, on se
quitte sans se haïr.

CRÉBILLON :
La nuit et le moment.

A Jules Roy.

La pluie qui avait marqué le début de ce mois d'octobre durait depuis dix jours, drue et régulière. Insensiblement, elle avait gonflé les ruisseaux, envahi les prés, raviné les chemins. Sa ténacité obstinée déformait et réduisait les paysages, soulignait les formes insolites et dessinait une campagne inquiétante. La petite troupe qui faisait route à travers bois avait renoncé à lutter contre elle et les hommes usaient leurs yeux, dans une lumière grise et trouble, à percer sa fausse transparence. Ils vivaient et dormaient dans la pluie, glacés, raidis, les poignets cernés du bracelet d'écorchures aux lèvres blanches faites par le frottement du ciré.

LA BLESSURE

Le lieutenant Coudrais commandait le détachement. Il avait reçu l'ordre d'occuper une ferme, sur la pente sud-est des collines de S..., en pleine forêt. Il avait été prévenu trop tard, et des trois heures du jour séparant son départ de la nuit, il n'en restait qu'une. Coudrais savait que cette mission semblait une folie; la prudence s'accommodait mal de lancer une troupe, si près du soir, dans ces interminables colonnades de sapins qui n'appartenaient à personne, et l'empêchaient de prendre les plus élémentaires sûretés. Tout au long de la marche, assailli par les souvenirs familiers qui accompagnent le pas, et dont son inquiétude repoussait chaque image précise, il avait sans cesse pesé le danger d'un ordre trop vague et trop tard donné. Il n'aimait pas cette aventure, pas plus que l'ombre des arbres et le silence. Accroupi à la lisière, et attendant ses éclaireurs dont la pluie venait de dissoudre les silhouettes, il essayait de percer la trame grise. Les

yeux cernés très bas, les narines pincées de fatigue, il examinait avec attention ce qu'il était possible de voir de la ferme : une maison basse, avec une seule fenêtre rejetée sur le côté, une rangée de murs derrière lesquels on distinguait difficilement la forêt et le sentier qui coupait une petite clairière avant de disparaître. Le minuscule carré noir renflant, sur la carte d'état-major, la nervure pointillée du chemin se réduisait à ce décor. Coudrais pensait au trait de crayon bleu qui avait coché sa route sur cette carte, à la main anonyme qui lui avait distribué son sort, sans rien imaginer de cette clairière, de ces toits. Il retrouvait devant ce paysage imprécis son triste plaisir quotidien, le sentiment de transformer en gestes d'homme les mots administratifs par lesquels on lui apprenait sa mission d'officier de troupe.

Presque ensemble les deux éclaireurs surgirent des arbres et vinrent s'agenouiller à ses côtés.

LA BLESSURE

— Rien, mon lieutenant, dit le sergent Dar Kebira.

— Et vous, Tessier ?

— Rien d'anormal, dit l'aspirant Tessier, se raclant la gorge. Tout est tranquille.

Coudrais regarda, l'un après l'autre, le profil aigu de l'Arabe et la figure un peu grasse de l'aspirant, qui s'essuyait les yeux d'un doigt blanchi et gonflé par la pluie. La jugulaire de leur casque faisait saillir sous leur menton un petit renflement de chair d'où l'eau tombait à gouttes régulières. Sans plus regarder la clairière, Tessier mit son arme à l'abri sous son imperméable, baissa la tête et attendit.

— Qu'en pensez-vous, Tessier ? dit Coudrais.

— Je pense qu'il faut faire vite. La maison n'est pas gardée. S'il y a du monde, c'est dans le sentier, par derrière.

— Rien là-bas non plus, mon lieutenant, dit Dar Kebira, j'y suis allé.

LA NUIT ET LE MOMENT

— Alors va vite chercher la section, dit Coudrais. Pressons-nous.

Dar Kebira s'éloigna silencieusement, et pendant un moment ils n'entendirent plus que le crépitement de la pluie sur les casques, et le bruit assourdi de la forêt mouillée, coupé, de temps en temps, par le bref déluge d'une branche s'égouttant. Coudrais redoutait la rapidité de la nuit, et imaginait déjà son dispositif de défense. Il savait que l'aspirant, avec son mélange de prudence, d'emportement et de ruse, réfléchissait aussi à la place des armes, à ce court espace déboisé qu'il faudrait battre de feux et tenir. Tessier était très jeune, nerveux, entier, sans défaillance et le plus souvent gai. Mais les efforts et le manque de sommeil avaient eu raison de lui et son visage prenait le teint cireux qui trahit toujours les hommes de vingt ans dans l'extrême fatigue.

Coudrais lui saisit soudain le bras violemment. Un homme sortait en courant de la maison, en sabots, la tête pro-

LA BLESSURE

tégée par un sac. Il s'arrêta devant quelques caisses grillagées, montées sur piquets, en ouvrit les portes et y jeta des poignées d'herbe.

— Allons-y, dit le lieutenant, pas la peine d'attendre la section. Allons-y et finissons-en. Il donne à manger aux lapins et si cette ferme était occupée, il n'y aurait plus de lapins. D'ailleurs nous ne serions pas venus jusqu'ici.

Il dégaina son pistolet en s'avançant au milieu de la cour, et appela. Sur le seuil l'homme se retourna, et leva les bras en l'air pendant que Coudrais s'approchait de lui. A cette distance, la ferme surgissait plus nette de la pluie et du jour déjà bas, et au moment où le lieutenant regardait l'unique fenêtre, la flamme d'une lampe hésita derrière la vitre, éclairant un visage de femme penché sur le verre.

L'homme pouvait avoir une quarantaine d'années. C'était un paysan petit et de peau très sombre, défiguré par un œil borgne à la paupière collée.

LA NUIT ET LE MOMENT

Le vieux sac d'engrais qui lui servait de capuchon achevait de lui donner l'aspect étrange d'un personnage de comédie. Ses mains levées au-dessus de sa tête, doigts écartés, tremblaient légèrement, et quelques gouttes de pluie roulaient sur ses joues, comme des larmes, jusque dans sa moustache que le tabac avait jaunie d'un seul côté.

— N'ayez pas peur, dit Coudrais, nous sommes français. Nous venons pour vous protéger, ajouta-t-il avec effort, gêné par son mensonge.

Il savait trop bien que l'unique façon de protéger cette ferme aurait été de n'y pas venir, et l'envie lui vint brusquement d'aller installer sa fausse défense en pleins bois, d'épargner cet homme, ce pauvre homme tremblant, bras en l'air, dont la femme allumait la lampe. Il était trop las pour avoir ce courage, ses hommes crachaient leurs bronches depuis des jours, il pleuvait trop.

— Baissez les bras et n'ayez pas

LA BLESSURE

peur, dit-il doucement. Nous venons pour vous protéger.

— Oui, Monsieur, dit le borgne.

— Avez-vous eu des Allemands par ici ?

— Oui, Monsieur. Voilà trois jours il en est passé beaucoup qui s'en allaient par les hauts.

— Et hier ?

— Hier, ils sont passés dans la nuit, et ce matin encore, une bonne quinzaine.

— C'est tout ?

— Ils ont demandé du lait, quatre litres de lait. Ils ont payé au tarif.

— Eh bien, nous allons vous en acheter aussi. Je m'appelle Coudrais, Olivier Coudrais. Nous allons nous installer chez vous pour la nuit et garder ce chemin. Vous n'avez plus peur, maintenant, n'est-ce pas ?

— Non, mon lieutenant, je n'ai pas peur, dit le borgne.

Il baissa lentement les mains, considérant la troupe qui envahissait sa

PIERRE MOINOT

La blessure

La solitude, l'attention aiguë du guetteur, les armes, la poursuite d'un amour peuplaient l'univers d'*Armes et bagages*, de *La chasse royale*, du *Guetteur d'ombre*. On trouve aussi ces thèmes dans les nouvelles de Pierre Moinot.

Une ferme attaquée, un lit d'hôpital, une plage napolitaine, une chambre de jeune fille, une cabane de montagne servent de décor à ces cinq nouvelles, dont les personnages subissent leur condition solitaire dans un monde de batailles qui leur commande d'oublier l'amour et la pitié. « Nature a, ce crains-je, dit Montaigne, elle-même attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. » Les hommes de ces récits, comme nous tous, découvrent en eux cette blessure secrète. Sans doute existe-t-il un baume que ce livre laisse entrevoir.

nrf